territoire, bien qu'aux termes des traités, ces portions envahies eussent dû être, longtemps avant ce jour, restituées aux Américains ! puissance ambitieuse enfin qui ne conserve plus la possession des Canadas dans des vues légitimes de commerce et de colonisation, mais comme un poste militaire d'où elle se prépare à fondre sur la confédération américaine, pour y porter le trouble, la division et la ruine !

Paris, mai 1839.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

CORRESPONDANCES.

(*Pour le Journal de Québec.*)

RÉFLEXIONS.

M. le Rédacteur,

Vous avez dû voir dans le discours que M. Papineau a prononcé à la grande assemblée de Montréal, pour la colonisation des townships, qu'il fesait force compliments au clergé du Canada, dont il a vanté (à l'excès dans sa bouche du moins,) les vertus civiles et religieuses. Ce n'est pas tout, à peine M. Papineau laissait-il le steamboat dans sa dernière excursion ici, qu'il se rendait avec empressement chez sa Grâce Monseigneur l'Archevêque de Québec ; le lendemain il y est passé un temps considérable. En 1837, 35 et 36, il méprisait profondément le clergé, il l'insultait par ces mots : " Ce corps *qui ne se distingue que par la coupe de ses habits.*" Ou bien il l'apostrophait par ce langage également indécent : " Y a-t-il ici *des rabats* ?" C'est qu'à ces époques, le clergé était opposé à la politique destructive de M. Papineau et que pour cela il fallait le flétrir. Alors il croyait n'avoir pas besoin de son appui, car il avait avec lui la plupart des hommes importants, et la grande majorité de la population. Aujourd'hui c'est autre chose, il a contre lui tous les hommes publics de quelqu'importance, tous ceux qui désirent conserver ce qu'ils ont gagné à la sueur de leurs fronts, et qui ne veulent pas tout détruire pour satisfaire les vues ambitieuses et démagogiques d'un homme ; il sait que le clergé a reconquis la confiance publique qu'il lui avait fait perdre en partie, il l'a reconquise à force de zèle, de sacrifices et de dévouement par toutes ses œuvres belles et généreuses. S'il pouvait donc le gagner, ce serait beaucoup pour lui en guise de ce qui lui manque du côté des hommes publics, du côté du peuple bien pensant. Mais *va-t-en voir s'ils viennent, Jean !*—M. Papineau compte sans son hôte, car le clergé est autant que par le passé, ami de l'ordre du bien-être et de la prospérité commerciale et agricole qui ne peuvent exister que dans la paix et dans le bon entendement entre tous les citoyens. Il sait en outre que M. Papineau n'est pas sincère dans ses protestations d'affection pour lui ; il sait que son but avoué, s'il avait pu réussir ainsi que celui des plus forcenés démagogues qui l'entouraient, était d'abattre le clergé, de l'anéantir, si c'était possible. Il a constamment vociféré contre la *dîme*, mais il n'a jamais rien dit *contre les droits seigneuriaux* et les *lods et ventes* mille fois plus lourds que la dîme qui n'est après tout que le prix du travail, tandisque les premiers bannissent le travail et l'industrie, pou quoi ? parcequ'il est seigneur et qu'il tient avant tout à ses revenus seigneuriaux plu ôt qu'au bon heur de son p ys. Je ne l'âme pas l'homme qui tient à sa propriété, mais je veux dire que quand on se dit seul homme généreux, que quand on se dit ennemi acharné de la féodalité et ami sincère du républicanisme, quand on met en doute, comme il le fait, le désintéressement de tout le monde, on ne peut pas admirer l'homme qui tient tant à ce qui est contraire à l'esprit républicain et démocratique.

Mais le clergé n'a pas été longtemps sans s'apercevoir que M. Papineau ne le flattait que par diplomatie, car dans son troisième manifeste, il insulte de la manière la plus grossière l'évêque de Montréal à propos d'un article des *Mélanges* qui a eu le malheur de ne pas partager sa politique et ses opinions extrêmes. Croit-il que le peuple sera avec lui dans cette croisade contre tout le monde et contre tous corps dont tout le mal consiste à faire du bien *en action*. Il se trompe étrangement. M. Papineau a fait sur le marché St. Paul un éloge extrêmement pompeux des vertus de son ancien professeur, Messire Demers, s'il avait le malheur d'apprendre que M. Demers ne partage pas sa démagogie effrénée il le traiterait comme il traite tout le monde, excepté lui-même et l'outragerait sans pitié. Ce qu'il a écrit sur le compte du ministère à cinq mois de distance, en est une preuve irréfragable. Monseigneur l'Archevêque serait traité de même. Il ne respecte et n'admire absolument que lui et sa famille, et n'a-t-il pas dans son troisième manifeste entrepris la tâche surhumaine de réhabiliter M. Viger et son cousin André Papineau ? Il portera une censure contre le pays tout entier qui a répudié M. Viger, s'il le faut pour faire cette rehabilitation. Quand on veut ainsi mentir à l'histoire, mentir au bon sens, on fait facilement décrier son objet et on jette son *masque à bas*.

Vous savez que M. Papineau a depuis quelque temps flatté beaucoup les gens de Québec et du district de Québec ; il l'a fait parce qu'il a cru trouver des sympathies *personnelles* ici, et parce qu'à Montréal on lui refuse ces sympathies. Il n'a pas toujours tant aimé Québec comme vous allez le voir, du moins il ne l'a jamais aimé en action. Tout le monde se rappelle avec quelle misère M. Louis Lagueux, qui n'est plus, obtint de l'argent pour construire notre maison du parlement. M. Papineau s'y opposait de toutes ses forces ; il eut même l'indécence, après que cette construction eût été décrétée d'aller trouver l'architecte en personne et lui dire de ne faire aucun ornement d'architecture à cet édifice, parce que ce n'était qu'un *édifice temporaire*, c'est-à-dire en d'autres mots, parce que le siége du gouvernement et du parlement serait bientôt transporté à Montréal ; voilà donc une première preuve de son *affection* pour Québec.

En 1834, le château St. Louis fut réduit en cendres, et fidèle à son intention de transporter ailleurs le siége du gouvernement, il réussit à empêcher la reconstruction de cette demeure des gouverneurs. Si ce château eut été rebâti et que la construction de la maison du parlement eût été achevée, il est plus que probable que même après les malheurs de 37 et 38, Québec serait la capitale des deux Canadas. Tout ce que Québec a retiré de l'agitation passée, c'est qu'il a payé pour les folies qu'il n'avait point partagées, et la ville qui fut le centre de tout le mouvement révolutionnaire a partagé ses dépouilles.

En 1835 les habitants d'une partie du district de Québec étaient exposés à mourir de faim, par suite de gelées hâtives, dans la saison d'été. M. Papineau fit des efforts inouïs pour faire tomber la proposition qui tendait à leur accorder pour un certain montant en denrées, etc., alléguant que c'était les *démoraliser* que de les nourrir *quand ils mouraient de faim* ; que s'ils n'avaient pas de quoi manger, ils eussent à se rendre dans le district de Montréal, où les habitants les nourriraient ; admirable économie qui tend à arracher toute une population à la culture, pour la transporter dans une autre partie du monde, l'y nourrir momentanément, puis la renvoyer dans ses foyers et comme de raison, payer les frais de voyage en allant et revenant. Voila un autre exemple de M. Papineau pour la ville et le district de Québec !

En 1833, autant que je puis me le rappeler, la ville sentit la nécessité d'établir un nouveau marché, mais comme elle n'avait pas de moyens pour payer la somme de £3,500 qu'on lui demandait pour le terrain où est maintenant situé le marché St. Paul, on s'adressa à la chambre. M. Papineau encore cette fois employa toute son éloquence pour faire rejeter la demande des citoyens de Québec, prétendant que les habitants devaient pourvoir par des taxes locales à leurs besoins locaux. Tout ce qu'on pût obtenir pour l'achat du marché, ce fut £1000 ; pour payer le reste on fut obligé de vendre une partie du terrain du marché. Voilà encore un exemple frappant de l'affection de M. Papineau pour la bonne ville de Québec.

De 1830 à 1835, la date s'échappe de ma mémoire, M. J. B. Taché, maintenant l'honorable Taché, demanda une appropriation d'argent pour la construction d'un pont public sur une rivière considérable de son comté. Après un travail incessant, il obtint de M. Papineau que si les habitants tiraient le bois sur la place, la législature fournirait l'argent pour le construire. Aussitôt les habitants se mettent courageusement à l'œuvre et amènent sur la place du bois au montant de £700. Malheureusement, durant la session suivante, M. Taché eût un démêlée personnel avec M. Papineau ; toute appropriation fut refusée, et le bois pourrit sur la place ; c'est ainsi que le comté de Kamouraska fut puni pour venger les animosités personnelles de M. Papineau. Comment appelle-t-on cette affection pour le district ?....

En 1832, on construisait l'église St. Patrice. On s'adresse à M. Papineau, comme au chef du parti populaire, pour lui demander de souscrire. Il s'y refusa en disant, comme dans une autre circonstance mentionnée plus haut, que c'était *un acte démoralisateur que de souscrire de l'argent pour la construction des églises*. On lui prédit alors le mal que produirait cette mesquinerie chez un homme dans sa position, auquel le peuple donnait £1000 uniquement pour faire des discours durant deux et trois mois de l'année, et quelquefois durant quinze jours.

Le résultat ne se fit pas longtemps attendre, ayant indécemment insulté M. Caron, celui-ci résigna, et nous avons eu les scènes sanglantes de 1834, l'élection mémorable du Dr. Pinchaud. Comme on le voit, on fut bien payé à cette époque du patriotisme et de l'affection de M. Papineau pour la ville de Québec.

Les paroles coûtent si peu cher, que M. Papineau est toujours prodigue en paroles, soit pour flatter, soit pour insulter. Mais l'argent coûte plus cher ; aussi s'il en reçut beaucoup du peuple durant trente ans (£30,000) il n'en donna jamais. Après avoir reçu tant d'argent du peuple, qu'il cite un seul acte de libéralité qu'il ait fait.

UN QUI CONNAIT BIEN LES FAITS.

A M. L. J. PAPINEAU.

Monsieur,—Je suis charmé que vous m'ayiez attaqué de front dans votre dernier manifeste. Je vais suivre votre exemple, mais avec cette exception, que je m'abstiendrai de votre langage, que ne convient ni à la discussion, ni à la bienséance. Je vous répondrai aussi brièvement que possible ; car vous suivre dans toutes vos *tortuosités* et *contradictions*, serait à la fois, sans profit aucun et infiniment *ennuyeux pour le public*.

Nos anciens rapports, la haute opinion que j'entretenais de vos talents, votre intégrité et vos vues, m'empêchent de vous rétorquer, comme vous vous l'êtes attiré. Oui, M., *j'ai commisération pour vos aberrations*, votre violence, et votre inconséquence extrême : *vous êtes digne d'une grande pitié*. En effet, quel spectacle désolant, que de voir un homme de *votre âge*, emporté par la *haine, l'envie, et toutes les mauvaises passions qui font la honte et le malheur d'une première jeunesse*. Vous aviez encore une belle carrière à suivre ! votre propre honneur et avancement, et le bien du pays, duquel vous vous vantez tant d'être l'ami fidèle et le défenseur incorruptible. En fort peu de tems vous auriez fait disparaître les soupçons, que votre trop *significatif silence*, à une époque d'épreuves, avait fait naître ; nous aurions été fiers et heureux de vous regarder encore comme une de nos étoiles polaires, et vous auriez pu recueillir tout ce que pouvait désirer l'homme honnête et orgueilleux de faire le bien. Mais votre grande impatience à vous emparer de tous les esprits et dominer en despote, à votre ancienne manière, vous a fait oublier que les tems étaient changés, et qu'avec d'autres circonstances, étaient surgis d'autres hommes, que vous n'étiez pas le seul qui puissiez penser et raisonner. Votre occupation de longues années dans une opposition *et alors nécessaire* est devenue furieuse *seconde nature* chez vous, est devenue un vice qui devra vous flétrir, et faire de vos vieux jours, des jours de peine et d'angoisses. Il y aura peut-être encore espoir pour vous, si avec la magnanimité d'un *grand homme*, ou plûtôt, d'un honnête homme, vertueux et vraiment ami de sa patrie, vous pouviez pour un instant reposer vos sens, passer en revue vos démarches, et approfondir avec calme et dignité, leurs objets et leurs tendances ; vous pourriez, dis-je, peut être encore regagner une belle position parmi vos compatriotes, et chacun se ferait un plaisir et un devoir d'effacer de sa mémoire les faits des dernières années de votre carrière, et tous vous recevraient à bras ouverts, non parce que les affaires gouvernementales du pays ne peuvent bien aller sans vous, mais seulement parce que nous serions heureux d'embrasser un ancien collègue et chef ! Pensez-y, M. P. Il est pénible de perdre l'estime et le respect de ses anciens amis et collaborateurs, et de se plonger dans une position tout-à-fait fausse et peu digne de l'envie d'aucun homme qui sait un tant soit peu se respecter, et respecter les autres.

Je vous offre cet avis avec la plus parfaite sincérité ; et je suis bien convaincu que si vous êtes susceptible de réflexion, et pouvez vous faire un tableau de votre conduite passée, que vous serez étonné et chagrin d'avoir pû agir d'une manière si peu convenable, même pour l'homme le plus ordinaire. Ne vous courroucez pas, M. P., de ces remarques. Elles viennent d'un homme qui voudrait encore avoir l'occasion de vous estimer, vous appuyer et vous suivre, mais un homme qui, soyez-en-sûr, ne fera pas à l'avenir ce qu'il a fait par le passé ; obéir *aveuglément à vos désirs*. Je vais maintenant toucher le plus légèrement possible sur certaines des assertions contenues dans votre lettre de samedi. Le respect que je dois à moi-même, à la vérité, et à la cause populaire du Canada, m'obligera de m'exprimer parfois, peu à votre goût. Mais je ne puis reculer. Je ne ferai pas usage d'un langage trivial, ni du langage des halles, ni des poissardes de Paris, mais le celui nécessité par votre écrit, trop plein de fougue et de passion.

Je n'ai été visiter que trois paroisses de mon comté, dans lesquelles je n'étais pas encore allé. C'était, pour ainsi-dire, une dette sacrée, et je ne flatte que je m'en suis acquitté à la satisfaction de mes excellens constituans, qui ont vu que mes principes politiques, ni mon attachement aux vrais intérêts du pays n'avaient changés. A St.Ours, où je suis arrivé *à six heures du soir*, en route pour St. Denis, je rencontrai quelques bons et bien estimés amis, et voyant une quinzaine de personnes près, je leur parlai de ma visite et de ma réception à St. Aimé et aux autres villages. Je leur dis qu'il était faux que j'eusse accepté une place sous le gouvernement et des milliers de piastres de salaire ; que je ne résignerais pas mon siége à la législature et conséquemment que je ne pouvais forcer mon comté à prendre comme successeur, l'homme de mon choix. Ce dernier *item* de nouvelles avait pour auteur, à ce qu'il paraît, un certain médecin de ce village, que j'aurais été charmé de rencontrer, afin de savoir où il avait puisé toutes ces informations, au nombre desquelles était une assertion que j'étais le défenseur salarié de M. Lafontaine ! ! Je leur dis que celui et ceux qui prônaient de semblables fâbles *étaient des calomniateurs et bien trop lâches* pour comparaître et formuler leurs accusations devant moi. Ensuite, je les priai, au nom de tout ce qui leur était cher et sacré, de ne pas reposer confiance dans les hommes qui cherchaient à *semer la discorde et le trouble*. Qu'il fallait donner aux ministres, un temps raisonnable pour mûrir les mesures, qu'ils n'avaient pas seulement en contemplation, mais actuellement en marche. Que je sentais que j'avais droit à leur confiance et de les prier de ne pas se laisser séduire par les principes d'hommes, qui *avaient déjà été si funestes pour le pays en général et pour le comté de Richelieu en particulier*. Que si, à l'instar d'autres, je les avais conduits au danger et au combat, j'en avais partagé avec eux les périls, et plus qu'aucun, souffert les conséquences. Que les *lâches étaient bien hardis en paroles, mais pusillanimes en actions*. C'est ici, qu'un pauvre être, qui fait la honte et le scandale du village, murmura, en grimaçant : " c'est de Papineau qu'il parle ;" voyez comme vous êtes connu ! et le mot trouva son écho chez plusieurs autres. Je les sollicitai de bien réfléchir, avant de s'exprimer sur l'état actuel du pays ; que tout irait bien, mais qu'il fallait un peu de temps. Ensuite je leur ai souhaité bien cordialement, le bon soir. En entrant dans la maison de mon bon ami, M. Hyp. Mogé, la personne précitée se mit à crier " hourra pour Papineau" et n'était suivie que d'un seul brave homme qui, j'en suis certain, s'est laissé surprendre et a été induit dans une fausse voie. Il n'y avait pas un cultivateur présent ; seulement quelques personnes du village, anciens amis de M. Viger !

Quand vous parlez des "sifflements," vous avez, sans doute, encore dans les oreilles la sérénade qui vous suivait à votre départ de Québec.—Vous êtes devenu fort *religieux* tout à coup, M. P. : peut-être auriez-vous oublié vos *prêches* innombrables et interminables que vous fîtes le Dimanche pendant plus de trente ans. Ici est bien le lieu de crier à l'*hypocrisie*.—Vous riez de mon français : il était pourtant excellent, lorsque je faisais vos éloges et que j'appuyais vos doctrines. —Vous avez la pitoyable vanité de dire que vous m'avez pris sous votre protection aux Etats-Unis !!! Voilà, qui est plaisant ! vous étiez *orgueilleux, empressé*, de *m'introduire* à certaines de vos connaissances, et ceci afin de vous assurer *une meilleure opinion*. Oui. M., vous étiez heureux de ma *contenance* et de mon *appui* afin de faire disparaître les impressions généralement circulées que vous vous étiez conduit *lâchement à St. Denis* ; et la lâcheté, vous le saviez, est flétrissante partout, surtout chez un peuple qui a conquis bravement sa liberté. Ces mêmes personnes m'ont souvent, bien souvent demandé ce qui en était. Sans faire injure à la vérité, j'ai eu recours à des *equivoques*, pour *vous mettre à l'abri de la mauvaise opinion, qui augmentait journellement*, et sans cette protection de ma part, vous étiez voué au mépris et à l'indignation générale. De quel côté est l'obligation M. Papineau ? *Votre nom figurait peu favorablement sur les journaux Américains*. Le mien, sans vouloir me vanter, était en meilleure odeur. A Albany, où vous séjourniez à mon retour des Bermudes, avant même que vous eussiez appris mon arrivée, l'Hôtel était encombrée des personnes les plus distinguées pour me visiter, me féliciter et m'inviter *à devenir citoyen de la république*. Ce n'est pas " votre influence," M. Louis Joseph Papineau, qui m'a valu ces attentions, et m'a acquis encore plus l'estime publique. J'ai été demandé à des banquets, à des assemblées publiques, et mon voyage de New-York à *Rouses Point* a été un triomphe continuel. En avez vous éprouvé autant ? mais ce n'était pas " votre mérite ni votre contenance qui m'a fait prodiguer ces témoignages de sympathie et de considération. Car vous n'avez pas reçu de semblables compliments. Vous avez, il est vrai, été demandé dans quelques maisons de bonnes et respectables personnes, qui avaient *commisération de votre état*, mais quelles furent les marques d'estime publique ? Pouvez-vous vous en vanter ?—Oui, je parlais favorablement de vous à tous ceux qui m'entouraient et mentionnaient votre nom. Je vous croyais politique habile, homme d'état profond, et patriote désintéressé, nonobstant votre peu de mérite comme militaire ; vous jouissiez alors de toute ma confiance, au point de me créer des ennemis en *vous défendant*. Vous étiez vous même présent lorsque je suis intervenu pour *vous protéger* contre les reproches les plus sanglants, que j'aie jamais entendus ; et ceci de la part de plusieurs individus. *Vous devez vous souvenir* de la circonstance ; moi je ne l'oublirai jamais, vu la perte de l'amitié d'un proche que m'a attiré la généreuse défense que je fis de vous. Je ne l'oublirai non plus, vu les vérités que l'on vous disait alors et que je regardais comme injures et sans fondement, mais que je connais comme réelles aujourd'hui.

Oui, monsieur, il est vrai que j'ai parlé de vous favorablement, j'avais alors confiance en vous. Il m'a fallu plusieurs années avant de pouvoir ouvrir les yeux à la vérité. Peut-être ai-je été le dernier de vos collègues et soutiens à *vous connaître dans votre vrai jour* ; et j'ai hésité à me prononcer ouvertement jusqu'à ce que vous ayiez donné des preuves irrécusables que vous n'étiez pas l'*homme intègre, le patriote désintéressé*, tel que je me faisais un devoir et un plaisir de le croire. Il me semblait, qu'où il y avait *une mine si douce dans la vie privée*, que c'était l'empreinte des plus beaux sentimens !—votre désintéressement apparent m'a paru une abnégation parfaite et votre habileté, en fait de *longs discours*, preuve d'une très grande habileté politique ! Plut à Dieu, que mes impressions eussent été bien fondées et correctes, et nous n'aurions pas en ce jour à déplorer la discorde et l'inimitié, qui sont maintenant si prévalentes, partout le pays et par *vous* causées.

Malgré le désir que j'ai de ne pas dire des choses qui pourraient vous être désagréables, je suis contraint dans l'intérêt de tous, de vous accuser d'avoir *seul bouleversé notre état social et lancé la pomme de discorde dans les affaires publiques*. J'ai trop perdu pour la cause du pays ; j'ai trop souffert pour elle, pour ne pas voir avec chagrin et alarme, les maux que, VOUS, LOUIS JOSEPH PAPINEAU, lui préparez de nouveau. Voici le secret de toute l'opposition que je manifeste à vos démarches insensées. Est-ce qu'en regardant " votre épouse, vos enfans, et vos biens," vous ne pouvez pas jeter un coup d'œil sur les infortunées femmes qui furent exposées aux plus brutales outrages ? sur ces pauvres enfans mourant de froid et de faim ? sur les habitations si heureuses en proie aux flammes ? sur les biens détruits et arrachés à ces malheureux ? Est-ce que vous ne croyez pas que ces épouses et ces enfans étaient aussi chéris par ces époux désolés, que le sont les vôtres par vous ? est-ce que le *malheur d'autrui n'est que songe pour vous ?* Votre conduite intempestive, plus que dangereuse nous porterait à croire que vous n'avez les entrailles que *pour vous* et *les vôtres*. Dans la fougue de la jeunesse sans expérience, on peut bien commettre de tels actes ; plus vieux encore on peut pour *une fois* s'embarquer dans une carrière qui conduit à la ruine et à la destruction ; mais vieux politique comme vous y ajouter l'expérience, et réitérer de pareils procédés, c'est être soit égoïste au delà de toute mesure, ou manquer à un point déplorable des sentimens les plus communs à la nature humaine.

Vous dites que j'ai été nommé commandant à l'affaire de St. Denis, et que vous vous êtes rangé sous mes ordres ! Dites donc, M. P., quel grade m'avez-vous assigné et quels devoirs aviez-vous à accomplir sous moi ? Car je n'en connais rien. Vous n'avez pas la coutume de vous *soumettre et de céder le pas à d'autres* : témoins les efforts prodigieux que vous faites en ce moment pour tous supplanter. Mais ici, il s'agissait de *bataille !* peut-être la bosse de la valeur (*combativeness*) manquait-elle à votre organisatisn phrénologique. Vous M. *Louis Joseph Papineau* ! vous avez fait un général-en-chef sur la rivière Chambly, et vous en avez choisi un autre dans l'*île Ste. Thérèse*, lequel vous avez envoyé en fonction ailleurs, mais moi, et ma poignée d'amis à St. Denis, nous combattions, chacun sur son compte, bien que par un consentement tacite, on me permit de prendre l'initiative. Dans cette affaire de commandement et de guerre que vous reconnaissez maintenant, n'êtes-vous pas encore en *contradiction* avec vous-même ? N'avez-vous pas affirmé très emphatiquement, dans la chambre d'assemblée, que vous vous étiez opposé à la bataille et que " vous aviez conseillé aux insurgés de passer le degré 45e, jusqu'à ce que la tourmente fut terminée ? Expliquez-donc ces contradictions ? Encore, vous assurez que je vous ai donné ordre par écrit de vous retirer, de fuir. Il y va de votre véracité et votre courage, hatez-vous donc de produire cet ordre de votre officier supérieur ! " Que vous étiez doux et soumis en cette occasion ! Gare à vos assertions, M. P., et les complaisans témoins que vous comptez. J'en ai aussi moi, et non pas en petit nombre. Vous auriez dû apporter CET ORDRE AVEC VOUS A PARIS, et alors vous n'auriez pas été dans la pénible nécessité de demander un ami commun, qui partait pour le Canada, de passer à PLATTSBURGH ET D'AVOIR DE MOI UN VERITABLE ECRIT, QUI PROUVERAIT QUE VOUS AVIEZ AGIS EN HEROS, à St. Denis ! !..... Ce fût, dites vous, avec peine, et par violence à vos entimens, que vous vous êtes trouvé obligé d'acquiescer à mes ordres et de vous en aller. Il est très probable que si j'eusse été à Paris, marcher bras-dessus bras-dessous avec vous, que j'aurais caché, comme aux Etats-Unis, vos peccadilles de soldat, que vous n'auriez pas eu besoin de mon certificat de votre héroïsme et bravoure.

Si vous avez perdu le souvenir de cette circonstance, on pourrait peut-être vous rafraichir la mémoire, en faisant part au public de la réponse, que la vérité et l'exactitude des faits me forcèrent à faire. Cette réponse pourtant était conçue dans toute la *modération*, que le permit l'*estime que j'entretenais pour vous*. Compatible avec ce qui était arrivé, j'ai tenté de vous mettre, en autant qu'il m'était possible, *à l'abri de la censure* des braves et héroïques français, et je me souviens que mes expressions sur votre compte étaient *des plus amicales et indulgentes*. C'est peut-être cette lettre, donnée quatre années apres le fait, qui constitue selon vous l'*ordre par écrit* qui vous fit partir à toute hâte, bride abattue, sur un de mes chevaux, permettez-moi de le dire un peu à la *Sancho Pança*. Les spectateurs sur votre route, m'assurent que la *tuque* dont vous vous étiez décoré la tête et votre mine tout-à-fait équestre, n'auraient pu vous faire méprendre pour le maréchal MURAT ! Malgré le peu d'envie que je sens à plaisanter sur des faits si pleins de souvenirs pénibles, je ne puis, au récit que plusieurs personnes m'ont fait de votre course, ne pas jouir d'un moment d'hilarité. Non, M. P., vous n'auriez jamais perdu *ma confiance*, mon amitié et mon faible appui, si vous ne vous fûtes montré, à mon avis, et malheureusement à celui de la presque totalité du pays, l'ennemi dangereux et déterminé de notre commune patrie ; trop longtemps en proie aux mauvais gouvernemens, et dans ce moment, à la veille de jouir d'une administration *rationnelle, sage, utile, pour le peuple et non pour un ou dix individus comme ci-devant*. De grâce, M. P., un peu de patience, vous avez fait pendant trente ans le " Jupiter tonnant ;" laissez-nous donc un peu de calme, alors si vos prévisions se réalisent, lancez vos foudres, mais n'embarrassez pas les autres, puisque vous jouissez du beau secret de vous mettre vous-même à l'abri de la tempête ! Il ne faut pas toujours être chacun pour soi dans ce monde.

Que vous êtes petit, M. P., et dans votre conduite et dans votre langage ! Des expressions de halles vous tombent de la bouche avec une fécondité, qui se trouve toujours chez des personnes de passions aussi *basses que violentes*. Logicien que vous êtes :—vous dites que j'ai "perdu mon honneur sans avoir entamé le votre." S'il en est ainsi, pourquoi êtes-vous donc si furieusement courroucé ?—ne serais-je pas assez puni par mes démarches ? Non, M. Papineau, votre conscience vous accuse de bien des torts, et votre orgueil démesuré vous fait appercevoir que vous êtes réduit plus bas que l'humble individu, chez lequel vous vous êtes réfugié, quant partout ailleurs vous ne voyez que risques et dangers, et *lui* il a mis sa vie au jeu pour sauver la vôtre ; est-ce que vous ne rougissez pas des épithètes que vous venez de lui prodiguer ? C'est ainsi que vous réalisez la fable du serpent qui blesse son protecteur,—celui qui lui a rendu la vie. Et puisque vous parlez tant de M. La Fontaine, dont je ne suis pas le défenseur, mais admirateur des grands talents en affaires et des vues nobles et larges, je vous accuse d'être tout aussi ingrat à son égard. A peine ce Monsieur avec ses collègues étaient-ils au pouvoir, durant l'administration de Metcalfe, qu'il a obtenu votre PARDON pour vos offenses politiques, et pour atteindre ce but, il lui a fallu mettre à contribution toute son influence, ses talents et sa diplomatie. Or, vous niez cela ; c'est pourtant un fait que vous, Monsieur, connaissez à fond et de quelle vile et noire ingratitude ne le payez-vous pas. Quant à moi, M. P., tout en déplorant vos lamentables écarts, je ne puis que rire de vos efforts de *maniaque*, soit de me ravaler ou de m'injurier ; mais à moi et à tout ami de l'ordre, la paix et l'avancement du pays, votre conduite dérégléee et *aveugle* cause infiniment de peine. Il y a cette consolation que vous ne pouvez égarer longtemps même les plus jeunes, vous aurez pourtant, toujours un petit et triste entourage, " les bons à rien," ceux dont les espérances ont été déchues ; les petits hommes sans capacité, dont la passion et l'égoïsme sont les seules attributions, les seuls mobiles, mais heureusement pour le bien-être du pays, cette *légion* n'est ni nombreuse, ni influente, ni capable.

Quoiqu'il m'en coûte, je dois exposer quelques autres de vos supercheries. Vous prétendez que les autorités ignoraient où vous étiez ! Vous n'étiez pas plutôt rendu chez *M. Platt, à Swanton*, que vous fûtes vu et reconnu par les nombreux espions du gouvernement de cette province ; quoique vous fussiez bien déguisé. Et c'est à cet endroit que vous avez rencontré mon digne et brave ami, M. Bouchette, qui, comme par le passé, est l'ami dévoué du Canada, alors, vous avez suggéré, commandé à M. B., d'entrer les armes à la main en cette province, que " j'étais en force à St. Césaire et demandais des officiers, avec le secours desquels je pouvais résister victorieusement." Il en est résulté immédiatement l'affaire de MOORE'S CORNERS, où mon ami en conduisant galamment sa petite bande de braves, et non en cherchant salut par la fuite, fut grièvement blessé, et epoussé par l'ennemi en embuscade, " qui savait que vous aviez conseillé et ordonné cette attaque." Votre séjour était bien connu du gouvernement, mais vous pensiez n'être en sûreté qu'à *Philadelphie*, où vous vous êtes rendu en toute hâte, et à votre arrivée avez assumé un nom factice. Eh ! par quel étrange raisonnement allez-vous nous convaincre que " je vous suis redevable de la vie ! Pauvre M. P., ni votre désertion, ni votre galanterie, auraient pu me retirer du pas où je m'étais plongé en suivant vos démarches. " La perte de sang et de vie à l'action de Moore's fourcorners est attribuable à vous seul, vous ne pouvez pas m'en faire porter la responsabilité cette fois.

Je ne voudrais pas combler la mesure de responsabilité qui pèse déjà sur vous ; si avec une *petitesse d'âme toute particulière*, vous ne voulez me faire porter le lourd fardeau de vos propres procédés, vous manifestez une extrême crainte de mes révélations ; mais dormez tranquille là-dessus ; soyez persuadé de mon indulgence. Déversez sur moi toute votre bile, votre impuissante *haine et rage*, je pourrai très philosophiquement endurer le tout. Mais si vous persistez à vouloir plonger *de nouveau, le pays dans le trouble*, le *sang et les cendres*, je vous opposerai de toutes mes forces. Si vous êtes consciencieux dans vos démarches, elle n'en sont pas moins insensées, elles ne sont toujours pas moins funestes pour le pays, vous poursuivez perpétuellement un " *ignis fatuus* ;" —il vous égare et vous fait tomber dans la fange, d'où vous vous relevez en vomissant injures et imprécations sur tout le monde ; et dans votre égarement vous cherchez sans cesse à en entraîner d'autres dans votre chûte. Ce n'est pas par hostilité contre vous, mais pour le *bonheur du pays*, dans la cause duquel j'*ai plus risqué et perdu que vous, que je me trouve forcé d'exposer vos égarements et folies* au public. Mon silence pourrait être interprété comme appuyant vos rêves extravagants et égoïstes vû nos relations d'autrefois. Fulminez, M. P., injures, invectives et calomnies, vos foudres tomberont impuissante à mes pieds, et les hommes réfléchissants sauront qui de LOUIS JOSEPH PAPINEAU ou WOLFRED NELSON, est dans le sentier de la prudence, du bien et de la raison.

Votre démangeaison de parler vous porte à demander une seconde assemblée des *cinq comités*, où vous pourriez prôner tout à votre goût ! ! ! je suis très opposé à cette procédure, qui ne pourrait avoir que l'effet de produire infiniment " d'inquiétude parmi nos honnêtes cultivateurs ; leur faire craindre le renouvellement des scènes de 37, dont personne plus que vous devrait désirer faire disparaître tout souvenir. Je ne crois pas qu'il convienne de troubler nos habitans pour vous accorder le plaisir de déblatérer sur toutes choses et tous les hommes imaginables. Si vous avez perdu tout respect pour vous-même, il n'en est pas ainsi avec d'autres, et si vous êtes " désœuvré pour toutes fins utiles, d'autres ont des occupations et des devoirs à remplir envers la société, dont ils ne sont ni le tourment, ni l'ennemi. Aimez vous ; vous ne perdrez rien par l'attente,—la dette se liquidera envers vous, et je briserai plus d'une lance avec vous dans les salles législatives.

En résumé, M. Papineau, permettez-moi, avec la meilleure volonté du monde, " de vous souhaiter de changer votre politique, et vous montrer " plus disposé à maintenir la bonne entente, " l'harmonie, et de travailler avec franchise et en " commun avec tout véritable ami du Canada " pour avancer sa prospérité et son bonheur. " Ainsi vous couronneriez vos vieux jours de " gloire et l'hiver de votre vie serait heureux et " vous descendriez au tombeau, en y emportant " l'estime et la reconnaissance de tout un pays,— " vous lègueriez un nom honorable à vos enfans,— et la postérité chérirait et bénirait votre " mémoire."

WOLFRED NELSON.

P. S.—Pour l'édification de M. Papineau, et l'instruction de la société, je transcris les pages suivantes, tirées de quelques uns de nos respectables journaux.

M. Papineau pour le seul plaisir de contenter votre ambition démesurée, et votre désir de *parcourir le pays* en dictateur et de le mettre de nouveau dans l'agitation et finalement dans le trouble et l'anarchie ; le peuple ne saurait vous croire ; le peuple dira : " Tu nous en imposes, " tu nous trompes, tu nous trahis ; tu ne consultes que ton intérêt ; peu t'importent la paix, " la prospérité et le bonheur de ton pays ; tu ne " veux que t'élever sur les ruines de nos habitations et au prix de notre sang Mais non ; " NOUS TE CONNAISSONS AUJOURD'HUI. Tu nous " menerais de nouveau dans les plaines de St. " Denis, tu nous exciterais de nouveau au combat, et avant même que le canon se serait fait " entendre, tu nous quitterais encore une fois, " pour t'en aller chercher refuge sur un sol étranger et passer huit années sur la terre de la belle " France dans la paix et l'abondance, tandis que " nous, nous paierions encore, de notre liberté et " de notre vie, les quelques instants que nous " aurions consacrés aux luttes que tu nous aurais " prêchées. Mais non ; nous sommes désillusionnés. Nous nous imaginions que tu voulais " notre bonheur, nous nous imaginions que tu " voulais le bien-être de ton pays. Mais aujourd'hui plus d'illusions, plus d'aveuglement. " Nous l'avons reconnu ; tu as beau te revêtir de " la peau de l'agneau, tu as beau te cacher la " figure sous le masque du patriotisme le plus " ardent, TU NE NOUS TROMPES PLUS. Tu n'es " qu'un ambitieux ; c'est ton orgueil, que tu veux " satisfaire ; mais Dieu merci ! tu ne nous trouveras " plus pour être tes dupes."—*Mélanges Religieux.*

—Nous terminons aujourd'hui l'adresse du Dr. Nelson. En la lisant, en la pesant, nos lecteurs, nous en sommes persuadé, ne pourront s'empêcher de s'avouer que les reproches sanglants que le Dr. adresse à *certain personnage*, ne sont que trop vrais, que trop mérités. Que ce personnage qui travaille aujourd'hui à rouvrir les plaies encore saignantes qu'il a faites à sa patrie, veuille rentrer de nouveau dans la voie qui nous a été si funeste, qui a couté la vie et la perte des biens à beaucoup de nos compatriotes, c'est ce que nous ne pouvons comprendre. Il semble que cet homme aurait dû ne jamais rentrer dans la vie publique, si ce n'est pour travailler à effacer tous les vestiges des malheurs qu'il a attirés sur son pays.—*L'Ami de la Religion et de la Patrie.*

NOUVELLES DU COMTÉ DE ST. MAURICE.

Un monsieur influent du comté de St. Maurice nous informe que M. Papineau doit-être dans ce comté le 6 ; que les personnes qui l'y avaient invité, se repentent de l'avoir fait, après avoir lu ses deux derniers manifestes ; que les 100 personnes qui avaient souscrit pour lui préparer un dîner aux Trois-Rivières ont toutes retiré leur nom et qu'il ne reste plus sur la liste que trois personnes, les trois qui avaient demandé M. Papineau, et qui ne peuvent lui dire de rester chez lui ; que voyant son intention de tout bouleverser et de tout désorganiser, on va lui redemander son manlat. Telles sont les choses qui nous ont été affirmées par le Monsieur dont nous avons parlé plus haut.—*Journal de Québec.*